

MAËL SERTILLE

AU PIED D'UN  
VIEUX CHÊNE

ÉDITIONS MAÏA

**Découvrez notre catalogue sur :**  
**<https://editions-maia.com>**

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525743

Dépôt légal : janvier 2026

*Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c'est la présence des absents dans la mémoire des vivants.*

Jean d'Ormesson

*À mes petites-filles*

*Pour Margaux, Raphaëlle, Séraphine, Bertille  
Louise puise en vous sa tendresse, sa force et sa fougue.*

*Merci à vous mes puces d'avoir été ma source  
d'inspiration*



Assis sur le bord du lit, Thomas Lérand se tenait immobile depuis de longues minutes, les mains posées sur ses genoux. Son regard sombre se fixait machinalement sur un rai de lumière d'une nuit de pleine lune. Il transperçait le volet dia-phane de la fenêtre de la chambre en des filaments de poussière virevoltants dans la pièce. Une lampe à huile, disposée sur une petite table en fer forgé, installée dans un angle de la pièce près du salon de lecture, répandait une odeur de lavande, effluve d'espoir pour une illusoire nuit d'un sommeil apaisant. Élöise, son épouse, tenait ce remède de sa mère. Pour Thomas, le seul intérêt semblait pourtant olfactif. Cet effluve vous suggérait un voyage nocturne qui vous transportait vers les coteaux de Provence.

Un dôme de chaleur recouvrait une bonne moitié sud du pays. La Gironde, comme tout le sud-ouest de la France, venait de connaître une journée caniculaire, semblable aux deux précédents jours. Un mois de septembre exceptionnellement sec. L'asphalte fondait dans l'allée du garage. Le gazon finissait par prendre une couleur jaunâtre d'herbes brûlées, laissant le robot-tondeuse sans corvée. Les dahlias, les asters, les rosiers nains et les agapanthes se déshydrataient au grand désespoir d'Élöise attristée de voir son jardin dans une telle souffrance. Les chênes et les hêtres plus que centenaires, plantés au fond d'un terrain de presque un demi-hectare, restaient les seuls végétaux fiers et droits. La canicule passait sur eux sans les faire ployer. La température extérieure dépassait les vingt degrés en pleine nuit. Une atmosphère pesante enveloppait cette fin d'été. Des flashs alarmistes rappelaient chaque jour les principes de précaution contre cette fournaise et la nécessité de se déshydrater. Les recommandations défilaient en boucle sur les bandeaux des chaînes d'infos. L'afflux

de personnes en insuffisance respiratoire submergeait les urgences tel un tsunami sur une peuplade démunie.

Thomas venait de fêter ses 76 ans, quelques semaines plus tôt. Ancien avocat à la retraite mal assumée, il dégageait un certain charisme envié par grand nombre de ses confrères. Les yeux marron, les cheveux grisonnants, le visage marqué par l'âge et la maigreur, le teint régulièrement caverneux, il sentait la fatigue l'envahir jusqu'à l'enserrer et venir l'étouffer lentement. La neurasthénie le plongeait dans un précipice dont il ne pouvait s'extraire. Il se trouvait dans un perpétuel état d'hyperesthésie. Des douleurs incessantes l'usaient jour après jour, des sensations de picotements désagréables prenaient possession de sa peau au travers de tout son corps, entraînant des insomnies qu'il ne supportait plus. Son cerveau lui envoyait le signal d'un épuisement supérieur à la normale. Des décharges électriques traversaient son corps de part en part, des épines lui transperçaient les organes, inlassablement. La valse des douleurs nocturnes s'orchestrat dans un ballet incessant de mal-être aux causes diverses, tout comme s'enchaînent les valses dans les vieilles guinguettes du samedi soir. Mais ces douleurs ne s'accompagnaient ni d'orchestre ni de musique, elles le laissaient sombrer dans une solitude nocturne déprimante. Ses nuits se métamorphosaient au fil du temps en journées sans fin.

Le sommeil le fuyait autant qu'il le cherchait, dans un combat que Thomas perdait régulièrement. Le silence assourdissant de la nuit éveillait en lui tous ses sens. La moindre résonance devenait suspecte. Elle se transformait en une énigme terrifiante. L'esprit divaguait, se torturait à la recherche d'une explication rationnelle à cet écho sorti de nulle part, d'un mur, d'une mansarde, de derrière une porte close. Des ombres virevoltaient sous ses yeux aveuglés par la pénombre. Les battements de son cœur retentissaient en écho au plus profond de sa boîte crânienne, les douleurs ressurgisaient, les angoisses s'extirpaient du corps dans des rivières de sueurs froides.

Thomas prit finalement la décision de se lever et se dirigea vers son bureau. Il fit un détour par la cuisine, tout en bois

massif vert pâle, où chaque ustensile trouvait sa place dans un recouin de la pièce. Des pots en grès multicolores regorgeaient d'épices diverses sur des étagères ornées de bois sculpté, des mugs pendaient à de petits crochets en métal au-dessus d'un énorme bouquet d'hortensias séchés, d'un bleu tacheté de mauve à ses extrémités. Il se servit un thé aux agrumes avec une légère cuillère de miel, vivement déconseillé pour son diabète. La petite horloge du four indiquait deux heures du matin. La nuit restait silencieuse dans ce quartier calme. La maison se situait au fond d'une impasse, dans un petit coin de verdure en plein centre de Saint-Médard-en-Jalles, au milieu d'un jardin parsemé d'arbres centenaires, et où se trouvait, niché en plein cœur, un saule pleureur aux branches tentaculaires formant un parapluie protecteur à un prunus aux feuilles pourpres.

Il pénétra dans son bureau en retenant la porte qu'il ne put, malgré tout, empêcher de grincer sur son passage. Lors de l'achat de la maison, Thomas avait décidé que cette pièce à la décoration surannée devrait être entièrement refaite à neuf, pour la transformer en un petit cocon paisible. Une lampe de notaire en laiton, une fois allumée, révéla un bureau en vieux chêne sur lequel trônait une photo de famille prise devant le Taj Mahal. Un dossier épais, d'une affaire en cours à étudier à la demande d'un jeune confrère commis d'office, était resté ouvert, un procès-verbal en travers. L'affaire concernait une femme battue dont le mari venait de disparaître. Dans un pot bleu ciel décoré de coquelicots peints en rouge pâle, d'une main débutante et enfantine, souvenir d'une fête des grands-pères, on trouvait pêle-mêle des stylos de formes et couleurs diverses, des crayons à papier ou encore des stabilos multicolores. Éloïse trouvait la présence de ce pot dans cette pièce totalement inappropriée, mais Thomas ne pouvait se résoudre à s'en démunir. Posé sur un sous-main en cuir marron, un paquet de petites fraises sucrées, déjà bien entamé, dans lequel Louise, sa petite fille, tapait à chacun de ses passages, quand ses parents ou sa grand-mère ne la devançaient pas. Sur les murs, soigneusement disposés sur des étagères en verre noir, des livres anciens dégageaient une odeur de cuir

vieilli. Ils se partageaient l'espace avec le premier tableau peint par Éloïse, un pastel représentant le lac d'Annecy avec en arrière-plan son mont Veyrier enneigé, peinture réalisée au tout début d'un hiver glacial, tandis qu'elle attendait la fin d'un procès en appel défendu par Thomas dans cette commune du sud-est de la France. Sur le mur opposé, une estampe japonaise, offerte par Louise le jour de ses soixante-dix ans, représentait deux femmes assises proche d'une riziére, l'une coiffant l'autre avec sensualité. Elle côtoyait deux masques africains en bois, cadeau de remerciement d'une artiste belge, ancienne cliente une vingtaine d'années plus tôt pour une affaire de stupéfiants dont l'épilogue fut six mois de prison avec sursis. Elle reçut ce verdict avec un tel éclat de joie non dissimulé que Thomas s'en souvenait encore chaque fois que ses yeux se posaient sur ces masques. Face à son bureau, on pouvait apercevoir les chefs-d'œuvre incontournables de sa petite fille, griffonnés sur de simples feuilles blanches format A4, exposées comme des reliques jalousement protégées depuis plusieurs années.

Il s'assit dans un fauteuil de cuir noir, déposa le mug rempli de thé encore bouillant sur le bureau. Depuis déjà bien trop longtemps, ses nuits d'insomnies avaient fait de cette pièce son refuge nocturne. Il restait immobile à écouter le silence, les yeux fixés sur le mur. Il somnolait sans réellement réussir à s'endormir.

Chaque nuit passée dans ce lieu se finissait par un rituel immuable qui se répétait après de longues heures passées à attendre le lever du jour. Sa main droite ouvrait un tiroir et en sortait une chemise à sangle orange, épaisse à en déchirer le carton. Une étiquette octogonale blanche située au centre de la couverture élimée, gribouillée de huit lettres écrites au feutre noir : Batelier, le transportait trois décennies en arrière. Il desserrait la boucle, laissait le dossier entrouvert sur son bureau sans même le consulter. Cette vieille affaire, qu'il connaissait par cœur, hantait ses nuits interminables. Il pouvait en relire les pages à l'infini, de l'incipit jusqu'au moindre témoignage le plus anodin.

Une affaire comme une autre, presque banale pour un avocat pénaliste. Charline Batelier se trouvait accusée d'avoir assassiné son époux à la fin des années quatre-vingt-dix. Une dispute parmi tant d'autres dans ce couple instable et alcoolisé. La prémeditation ne fut pas retenue lors de l'instruction. Elle clamait son innocence à s'en rompre les cordes vocales. Les membres du juré suivirent les réquisitions du procureur en la condamnant à cinq ans de prison. Le verdict retentissait encore comme un écho entêtant au milieu de ses nuits d'insomnies. Thomas le vivait toujours, malgré toutes ces années passées, comme l'échec le plus cuisant de sa longue carrière. Elle lui écrivit longtemps de longues lettres pour l'assurer de sa gratitude et pour qu'il sache bien qu'elle ne gardait aucune rancœur contre lui.

Il finit par s'endormir, le dossier resté entrouvert devant lui, une photo de Charline Batelier, lors de son arrestation, posée sur le bureau.

Une main chaude se posa dans son cou et le sépara des bras de Morphée, lui provoquant des frissons et un léger sursaut. Éloïse déposa un baiser sur son front. Il prit sa main dans la sienne tendrement, lui sourit, les yeux encore boursouflés par le manque de sommeil. Ils se connaissaient depuis plus de cinquante-neuf ans. Elle vieillissait bien moins vite que lui, bien qu'ils soient nés à moins de trois mois d'intervalle l'un et l'autre. Elle venait de couper ses longs cheveux noirs, découvrant par là-même un visage plus jeune, absent de toutes rides, ni même de la moindre ridule. Thomas regrettait chaque jour sa longue chevelure dans laquelle il aimait si souvent y abandonner ses mains. La douceur et la sérénité se lisait dans ses yeux bleus translucides virant au vert les jours sans soleil. Lorsqu'elle était adolescente, ses parents tenaient une quincaillerie dans le centre de Cénac, à quelques kilomètres de Bordeaux. Sa mère ne se remit jamais du décès de sa fille cadette à l'âge de douze ans, d'une longue maladie, comme l'on a coutume de dire. La déprime ne la quitta plus jamais. Dès lors, Éloïse dut jongler pendant plusieurs années entre ses études et le travail à la quincaillerie avec son père, et cela jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Ancienne institutrice

en école primaire à la retraite, elle attendait désespérément que Thomas s'arrête de travailler définitivement. Elle passait ses journées dans son jardin à tailler ses plantes, bichonner ses fleurs, lire ou cuisiner. Elle peignait encore quelques fois, des paysages de la région bordelaise, mais la main devenait moins agile, l'envie s'estompait, la passion s'étiolait au fil des années.

Elle aperçut le dossier posé sur le bureau, ce qui la fit grimacer. Elle ne la connaissait que trop bien cette pochette orange. L'envie de la faire disparaître la démangeait depuis toutes ces années.

— Tu viens encore de passer ta nuit avec cette vieille affaire ? dit-elle avec un léger ton de reproche dans la voix.

— Oui que veux-tu. Je sais ce que tu en penses, mais nous formons un vieux couple elle et moi.

— Cesse de te torturer avec ce procès. Sa culpabilité ne faisait aucun doute. Tu le sais bien Thomas.

— Je ne le discute pas. Mais on pouvait lui accorder des circonstances atténuantes. Je ne peux m'empêcher de me le répéter. Je reste persuadé que ma plaidoirie l'a desservi.

— Ou pas Thomas. À chacun ses convictions. Tu dois respecter la décision des jurés. Et puis Batelier est morte depuis 6 ans, tu ne reviendras jamais plus en arrière. Continuer de te torturer encore aujourd'hui n'a plus de sens.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il pour faire diversion sans en avoir l'air.

— 7 h 10, répondit Éloïse avec un léger sourire moqueur, bien consciente de la manœuvre.

Le bruit d'une moto les fit sursauter. Bastien, le fils des voisins, partait travailler dans un restaurant de la banlieue bordelaise. Il vivait chez ses parents depuis quelques semaines, depuis sa séparation compliquée avec son épouse. Le silence de la fin de nuit reprit vite ses droits. Ils habitaient un quartier de retraités, les départs matinaux se faisaient rares. Seul le camion poubelle perturbait cette quiétude une nuit par semaine. Le jour se levait lentement, il devrait être ensoleillé, se dit Thomas pour lui-même, sans raison précise, inconsciemment. Éloïse se posta face à lui.